

Synchronicité



Dans son Journal “*Vers l’Invisible*”, Julien Green note à la date du 8 juin 1965, la singulière coïncidence ci-après qui eût enchanté Carl-Gustav Jung et Jean Moisset :

8 juin. - Une chose singulière s’est passée aujourd’hui. Je la raconterai le plus simplement possible. Voici deux jours, j’avais reçu la visite de mon jeune ami prêtre. Il vient me voir souvent et ce jour-là, nous avons parlé, je ne sais pourquoi, de la communication avec les morts. Je disais à mon visiteur que je n’y croyais pas du tout, car, et c’était mon argument principal que je donne pour ce qu’il vaut, comment les morts se souviendraient-ils d’un monde qu’ils ont connu par le moyen de leurs sens; alors que dans l’au-delà ils sont séparés de ce qui fut leur corps? Tout se loge dans le cerveau, la mémoire avec le reste, et le cerveau manque. « L’âme ne pense et ne connaît que par le corps », dit Bossuet. Désincarnée, elle vit dans d’autres régions.

Mon visiteur ne semblait pas tout à fait de mon avis. Il devait, selon lui, y avoir une réponse. Les théologiens ont réponse à presque tout. « Nous pourrions, dis-je, demander des lumières sur ce sujet à Jacques Maritain. »

Si je prononçais le nom de cet écrivain, c’est que je devais le voir aujourd’hui, 8 juin. « Mais, ajoutai-je, cela pourrait lui faire de la peine. » En disant cela, je pensais à Raïssa qui est morte il n’y a pas si longtemps.

Hier soir, lundi, je me trouvais seul dans mon bureau et tout en écoutant de la musique, je pensais à Jacques Maritain. De l’endroit où j’étais

assis, je pouvais voir, juste à la hauteur de mes yeux, une longue rangée de livres, tous des Bibles, quatre ou cinq dans les langues originales, les autres en traductions. L'une d'elles manquait. D'habitude je n'y pensais guère, je puis même dire que n'y pensais pas du tout, mais ce soir-là, cette Bible manquante m'est revenue à l'esprit à cause de Jacques Maritain que je devais voir le lendemain à déjeuner. C'était la Septante, dont je lui avais fait cadeau en 1924, une assez bonne édition du XIX^e siècle, dans une reliure de cuir vert qui m'avait séduit alors que j'étais jeune. Un jour sur le quai Conti, entre l'Institut et le Pont-Neuf, j'avais acheté ce livre, et la vérité m'oblige à dire que j'y tenais. Par amitié pour Jacques, je le lui avais offert, en 1924 ou 25, du temps que nous nous donnions encore du monsieur, et après tant d'années, je regrettais ma Bible grecque. Oui, je regrettais, hier soir, qu'elle ne fût pas là, à sa place avec les autres. Je me rappelais très bien les ors de sa reliure qui n'était pas de celles qu'on voit en France, et par une sorte de convoitise puérile, je souhaitais vivement que le précieux volume me fût rendu. Un moment plus tard, cependant, je n'y pensais plus et j'allai me coucher.

Le lendemain matin, je reçus un coup de téléphone m'avertissant que Jacques venait de monter en voiture et qu'il serait chez nous dans un quart d'heure. A cause de sa santé fragile et pour lui montrer, avec mon affection, tout le respect que j'avais pour lui, je descendis l'attendre dans la rue, désirant l'aider à monter nos quatre étages, hélas, sans ascenseur. Il était midi et quart et beaucoup de voitures passaient dans un sens et dans l'autre. Occupé à guetter ces voitures, je ne prêtais guère attention aux passants, quand je vis enfin Jacques arriver dans un taxi qui s'arrêta de l'autre côté de la rue. Il fallait aider mon invité à traverser cette rue et je cherchai à la traverser moi-même, ce qui était difficile.

A ce moment, quelqu'un se tint devant moi et m'adressa la parole.

Ici se place l'incident bizarre. «Êtes-vous M. Julien Green ?» La jeune femme qui me posait cette question avait un visage qui inspirait immédiatement la confiance et la sympathie, mais elle choisissait bien son moment ! Je voyais Jacques penché en avant, en train de payer le chauffeur, et ses mèches blanches qui s'échappaient de dessous sa coiffure. C'était cela que je regardais tout en répondant: « Oui, mademoiselle », à l'inconnue. Elle dit alors ces paroles qui me firent tressaillir:

« N'avez-vous pas acheté en 1923 une Bible grecque? »

Je tournai les yeux vers elle et la regardai avec stupeur. En plein jour, dans tout le bruit de cette rue parisienne, cette question... « Mais oui, mademoiselle. »

S'excusant de me parler sans me connaître, elle m'expliqua qu'elle passait assez souvent devant ma maison, et qu'ayant vu des photographies de moi, elle m'avait reconnu.

« J'ai cette Bible, poursuivit-elle. Votre nom est dedans. Cela vous ferait-il plaisir que je la dépose chez votre concierge? »

Je la remerciai en lui disant que je serais heureux si elle pouvait monter chez moi et me la donner elle-même.

« Bien, fit-elle, je vous appellerai un jour prochain. » Et sur ces mots, elle me quitta.

Entre-temps, Jacques avait traversé la rue, et encore tout étonné de ce que je venais d'entendre, je lui souhaitai la bienvenue. Il s'appuya un peu sur moi pour franchir la cour et nous commençâmes l'ascension de l'escalier.

Elle nous prit un certain temps, car nous nous arrêtions presque à chaque marche et je me retins difficilement de raconter à Jacques ce qui venait de se passer, mais comment savoir pourquoi et de quelle manière il s'était séparé de cette Bible? Il était bien délicat d'aborder un tel sujet. Je supposai qu'après la mort de Raïssa, il s'était débarrassé de tous ses livres avant de se rendre à Toulouse, chez les Petits Frères de Jésus. A sa place, j'aurais agi de même. Ou peut-être lui avait-on volé le livre avec beaucoup d'autres, en 1940, alors qu'il se trouvait en Amérique? Cette dernière supposition était juste. Je rapporterai une autre fois ce dont nous avons parlé ce jour-là. Dans l'escalier, j'étais troublé par cette Bible grecque - et je le suis encore.

*

9 juin. - J'ai raconté cette histoire à Robert en lui disant que si la jeune femme ne se manifestait pas, j'aurais l'impression d'être devenu fou.

« En tout cas, m'a-t-il dit en riant, je t'ai vu en train de lui parler. De ce côté-là, pas d'hallucination! Tu étais si absorbé que tu ne m'as pas vu passer à côté de toi.» Je lui demandai de me décrire la façon dont elle était habillée et il la décrivit très exactement. « Si elle ne téléphone pas, dis-je alors, - je serai bien déçu. »

11 juin. - La demoiselle est venue avec la Bible grecque soigneusement enveloppée dans du papier de soie. Elle-même était vêtue avec autant de soin que de simplicité, et j'ai admiré cette élégance. Elle a étudié le grec, ce qui explique l'intérêt qu'elle portait à ma Bible qu'elle a trouvée dans la boîte d'un bouquiniste, non loin, peut-être, de l'endroit où je l'avais trouvée moi-même, bien des années plus tôt. Après m'avoir dit quelques mots de mon œuvre, elle me parle de l'air malheureux que j'avais, il y a quelque temps, à la TV, alors qu'on m'interrogeait sur mon dernier livre.

Enfin elle me tend la Bible que je tire de son papier de soie: elle est superbe! J'y retrouve mon nom avec cette date: août 1923 (ou plutôt *August* 1923). Le signet est resté à la même place, au livre d'Esther, dans les marges duquel j'avais écrit au crayon, en caractères minuscules, de petites notes que je ne puis m'empêcher de trouver naïves... J'ai revu le jeune homme que j'étais alors, tiraillé entre le plaisir et la religion. Le plaisir ne compte plus, mais le débat se poursuit sur un autre plan. J'ai dit à ma visiteuse ce qui rendait si extraordinaire à mes yeux le recouvrement de cette Bible, mais je n'ai pas nommé Jacques. Elle s'était demandé pourquoi, tout en lui parlant, mardi dernier, je regardais de l'autre côté de la rue. Quelles conclusions tirer de cette histoire? Aucune, me semble-t-il. On me dira qu'il y a eu un concours de circonstances et que tout peut s'expliquer logiquement. Je le veux bien, mais les coïncidences me paraissent trop nombreuses pour que le mystère n'ait pas aussi sa part dans ce récit.

Le moment le plus curieux est celui où la jeune femme m'a parlé dans la rue, alors que Jacques sortait de la voiture comme pour m'apporter ce livre de la part de sa femme que j'avais peut-être mise au défi, sans le savoir, en affirmant que les morts ne communiquaient pas avec les vivants, mais je persiste à croire que cette communication est impossible, et je demande une preuve plus solide. Certains me trouveront exigeant!

*

12 juin. - Ce qui me paraît curieux dans cette histoire de la Bible grecque, c'est que chaque incident pris à part n'a rien que de très naturel. Tout peut s'expliquer aussi rationnellement qu'on voudra. Par exemple, il est en quelque sorte inévitable que me trouvant devant une rangée de Bibles, la veille de mon rendez-vous avec Jacques Maritain, je pense à celle qui manque, parce que je la lui ai donnée en 1924 ou 25. De même, si je me trouve devant la porte de la maison à une heure où passe une jeune femme

qui a lu mes livres et vu des photographies de moi, que je sois immédiatement reconnu d'elle et que, si elle a une raison de le faire, elle me parle. Jacques arrive à ce moment, mais c'est à ce moment que je l'attendais.

Où est le mystère dans tout cela? Il n'y en a dans aucun détail de mon récit, mais bien dans la juxtaposition de ces détails, car ils sont placés dans un ordre tel que l'ensemble a quelque chose de presque fantastique. Là est la beauté de cette histoire.

N'en étant pas l'auteur, je puis bien en parler ainsi.

L'auteur, c'est le hasard, ou plutôt ce serait le hasard, si le hasard existait. Un Thomas de Quincey ou un Edgar Poe eussent admirablement et même voluptueusement raisonné sur ces données que je trouve étonnantes, mais qui n'emportent pas la conviction dans mon esprit, parce que je suis difficile à persuader. Je reconnais seulement la présence d'un mystère, un peu comme devant une phrase dont le sens est obscur, bien que chaque mot soit parfaitement clair. [...]

4 mars 1966. - Hier, Jacques Maritain est venu déjeuner. Je suis allé le chercher à Passy, rue des Vignes. Il est toujours aussi vif, aussi aimant, aussi tendre avec nous, et il a beau nous dire qu'il ne trouve plus ses mots, je n'ai rien remarqué de tel ; il parle avec une clarté et une pureté admirables. Combien de jeunes gens pourraient lui envier cette élocution sans défauts! A table, il nous a exposé ses idées sur la divinité du Christ, du ciel de l'âme de Jésus, ciel de sa divinité d'où filtrait une lumière sur sa nature humaine.

Non sans hésitations, j'ai raconté à Jacques l'histoire de la Bible grecque qui l'a beaucoup intéressé. Il m'a dit immédiatement que cette Bible se trouvait avant la guerre dans un placard, à Meudon, où Raïssa avait mis quelques livres de valeur; tous ont disparu. A propos des communications entre morts et vivants, il me dit que si les morts ne peuvent se souvenir de la terre, il leur en est malgré tout montré quelque chose. Il croit que ce qui a été demeure à jamais dans la mémoire de Dieu. Tout est présent, tout est au présent, c'est maintenant qu'a lieu la Crucifixion, la messe n'est pas un souvenir de la Passion du Christ, c'est beaucoup plus que cela.

*Julien Green : Journal (1965-1966)
Vers l'invisible (Editions Plon)*